

## des Jeunes Artistes



Alain Silva. (Photo J.P. Duvivier)

avec Bob Wade

## «TEXAS MOBILE MUSEUM»

et attraper des buffalo au lasso. Pour pimenter un peu la chose, il y a un rodéo-clown qui excite un peu la vache ou la repousse si elle est trop méchante. C'est un métier très dangereux. Les rodéo men sont très populaires, ils sont petits comme les jockeys, ils doivent être très agiles. Ils ont un costume classique, boots, chaps, et un chapeau spécial : le bull rider. Ils ont beaucoup de succès, et des rodéo groupies sont pendues à leurs basques.

Ils gagnent bien leur vie ?

Cela dépend de leur talent : soit ils deviennent riches et s'achètent du bétail, soit ils ne réussissent pas, ils vont s'occuper du bétail des autres. Ils cessent leur carrière vers trente-cinq ans.

Il existe des femmes qui font du rodéo ?

Oui, on les appelle des rodéo-girls, mais elles ne chevauchent pas de buffalo, n'utilisent pas le lasso, elles font des courses de slalom. Elles ont un chapeau spécial : le rodéo queen, rouge

ou rose, elles portent des pantalons collants, décorés de clous, des ceintures avec leur prénom écrit dessus, elles ont des gros derrières et des gros seins, et une taille très fine.

Tout le monde porte des boots ?

Oui, tout le monde ; mais c'est pas pour marcher, soit les cow boys sont à cheval, soit ils sont en voiture ; les pauvres roulent dans des voitures de 1964 et les riches dans des voitures de

l'année. Cela coûte très cher, les boots les plus connues sont le Larry Mahan ; elles coûtent 50 ou 100 dollars.

Il existe des artistes qui peignent des tableaux représentant des scènes de champs avec des cactus, des buffles etc, on appelle ça le « western painting ». Ces tableaux ont un très grand succès, ils sont vendus à des foires aux enchères, et les riches cowboys décorent leurs salons avec. On voit la même peinture partout.

Et la musique ?

Nous avons le « progressive country rock », les plus connus sont Willie Nelson, Edgar Winter, Z.Z. top. Il y a eu Janis Joplin. Zi-zi top font des shows avec des animaux du Texas, ils s'appellent « that little olé band from Texas ». Ils espèrent gagner de l'argent et devenir des vrais cow boys (moi aussi j'espère)

IL y a des punks ?

Un peu à Houston. Vous savez, nous on a eu les Hells Angel's, coiffés comme les punks d'aujourd'hui, c'était surtout des Porto-Ricains et des Mexicains.

Tiens, je pourrais monter un « punk rock rodéo ».

Et à Paris, est-ce qu'on fume ? Vous ne savez pas où je pourrais trouver un peu d'herbe ?

Calamity Jane.

Bob Wade, Terry Allen et Jimenez (tous purs produits de la culture « tex-mex ») exposant également en ce moment au Centre Culturel américain, rue du Dragon.

L'AMATEUR D'ART  
1 Cité Bugeie 75009 Paris

1.10.77

## IMAGES DES ARTS

### La Biennale s'enlise



HECTOR GIUFFRÈ  
« Le critique d'art ».

CETTE Biennale de Paris, c'est toujours un événement ; à tort ou à raison, seule l'histoire le dira, on considère cette manifestation comme importante, parce que porteuse de révolutions futures. Ici, « jeunes turcs » et moins jeunes exposent et d'une certaine manière s'exposent sans complexes. Nous avons là une sorte de pot-pourri de toutes les tendances de l'art contemporain avec ses constantes, ses contradictions, ses mystifications.

Ce large panorama qui réunit au Musée d'art moderne de la ville de Paris quelque 150 artistes de 25 pays témoigne d'une absence totale d'unité. Il est clair que le comité de sélection s'est basé sur des critères de choix qui sont, comme les voies du Seigneur, impénétrables... La biennale 77 rend compte de recherches hétéroclites ; c'est une addition d'individualités à partir desquelles il est bien difficile de discerner les lignes de force. Ici pas d'école, pas de groupe et si possible pas de références au passé, sinon par dérision. L'avant-garde continue d'avancer certes, mais en partant dans bien des cas du degré zéro de la peinture. Les jeunes

créateurs n'en finissent pas de régler leurs comptes avec tout ce qui a précédé !

De ce point de vue, la Biennale de Paris est devenue une sorte de ring où tous les coups sont permis. Mais là n'est pas le plus grave, car l'ironie, le défoulement, l'affirmation burlesque sont de bonnes choses en soi ; ce qui est inquiétant c'est l'absence de perspectives d'avenir qui manifeste en réalité un profond désarroi. L'art d'aujourd'hui colonisé par les sciences humaines fait de plus en plus l'objet d'un discours savant qui l'investit totalement : l'art devient la justification d'une conduite, l'occasion d'une confrontation idéologique, le terrain d'une psychanalyse. Les arts plastiques des années 60 et 70 auront gagné en auto-analyse ce qu'ils auront perdu en créativité.

De cette exposition on retire une impression pénible de déjà vu ; la biennale tourne en rond, elle s'enlise. La plupart des travaux exposés relèveraient plutôt d'un Salon des curiosités et des fantasmes du XX<sup>e</sup> siècle : technologies de l'audio-visuel, mises en boîte de la société de consumma-

tion, urbanisme monstrueux, etc. Dans ce super-happening ou les œuvres sont autant de mythologies individuelles, les organisateurs ont eu la bonne idée de présenter une anthologie de la jeune peinture latino-américaine qui mérite à elle seule le déplacement. Des artistes comme Campos Biscardi, Jorge Alvaro, Fermin Eguia, Hector Giuffrè et Alberto Sberini savent allier l'imagination créatrice à des techniques d'expression qui peuvent très bien se passer de pompeuses exégèses, contrairement à bon nombre de leurs camarades européens ou américains.

Michel HEURTEAUX